

Révil, Ernest
Georges Rodenbach

PQ

2388

R413

Z84



LETTRES ET ARTS BELGES
Collection Diamant

rie littéraire N° 5

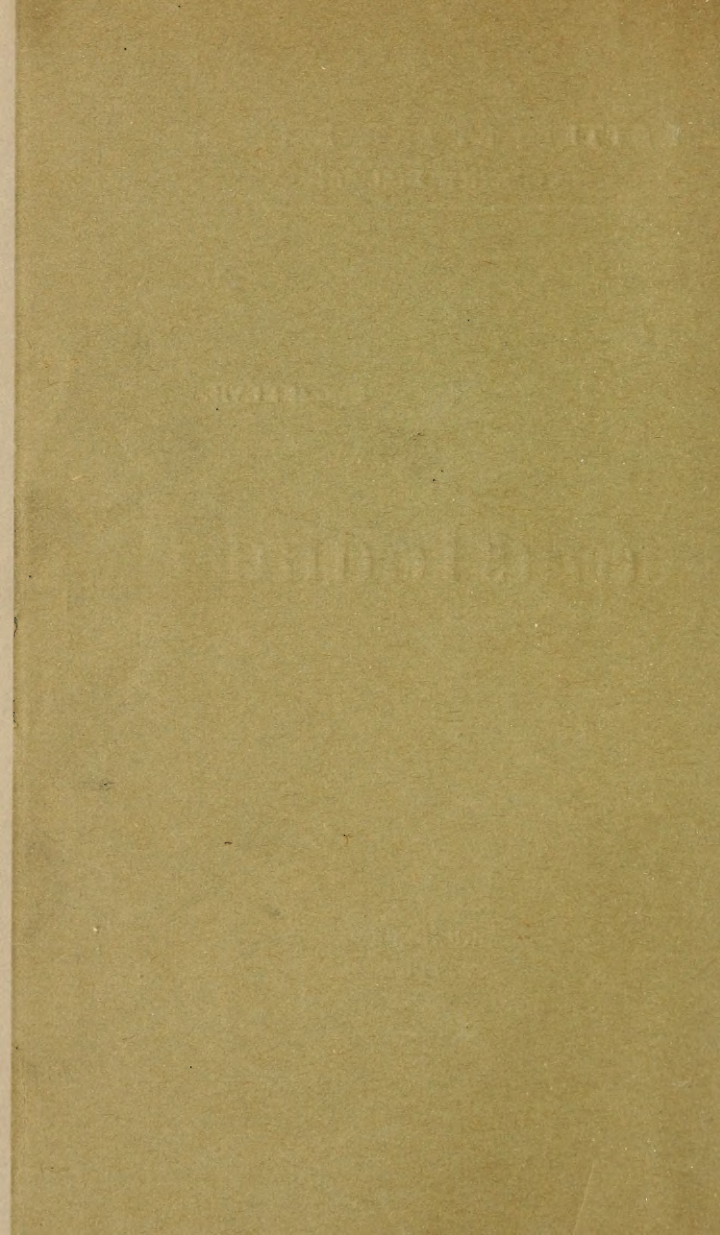
Ernest RÉVIL

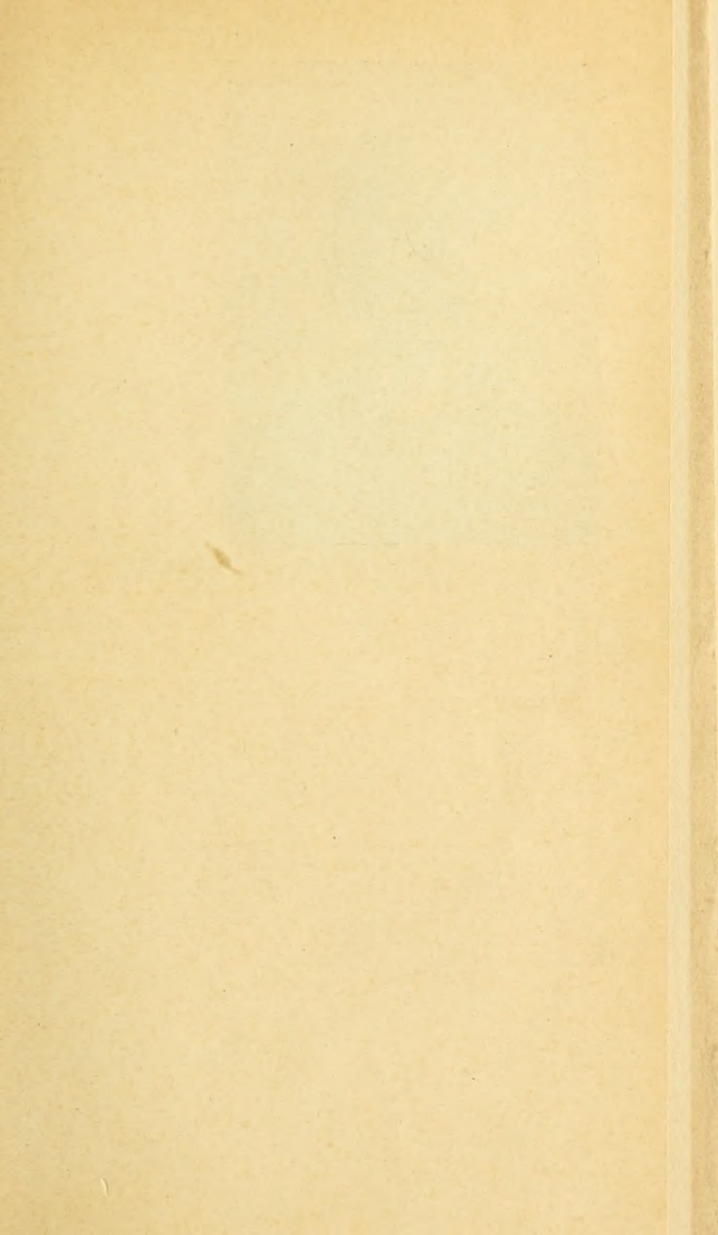
Georges Rodenbach

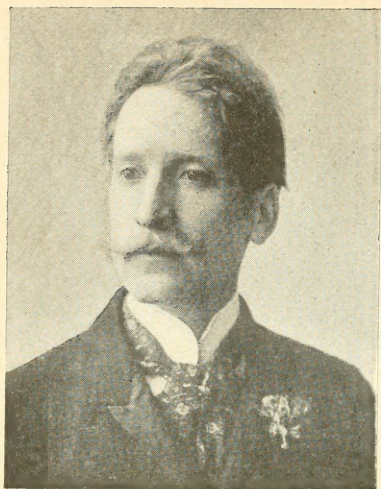
Prix : 50 centimes

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE (Soc. An.)
16, rue Treurenberg, 16

—
1909







Georges Rodenbach

Tous droits réservés.

LETTRES ET ARTS BELGES
Collection Diamant

Série littéraire N° 5

Ernest RÉVIL

Georges Rodenbach

Prix : 50 centimes

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE (Soc. An.)
16, rue Treurenberg, 16

—
1909

PQ

2388

R413Z84



Georges RODENBACH

Il est un nom qui se trouve inscrit en lettres d'or dans l'histoire de la littérature française de notre pays, et ce nom n'est pas celui d'un homme dont le génie aurait jeté un éclat nouveau sur notre vie intellectuelle, mais bien celui d'un groupe d'artistes qui, sous la dénomination de « Jeune Belgique », ont assuré à nos belles lettres, une glorieuse renaissance.

Faut-il s'étonner de ce qu'il y a quelque trente ans, le sentiment artistique fut endormi dans l'âme du peuple belge ?

Humiliées par les dominations étrangères, successivement le champ de bataille de toutes les puissances européennes, nos provinces étaient forcément inhospitalières aux grands rêveurs que sont les artistes.

C'est dans la prospérité et le calme que sont écloses toutes les renaissances de l'art, et il fallait à notre pays cette paix intérieure et le souci de son individualité comme nation libre, pour qu'à nouveau le sang généreux des Rubens et des Jordaens produise les œuvres immortelles dont s'enorgueillit notre fierté nationale.

C'est à la « Jeune Belgique » que revient l'honneur d'une campagne littéraire, féconde en incidents tumultueux, et dont devait sortir toute une phalange d'écrivains actuellement à l'ordre du jour.

Époque de luttes angoissantes, de proclamations empanachées, de coups de sifflet retentissants.

C'est que la « Jeune Belgique » avait à lutter non seulement contre l'indifférence du public, mais encore contre l'hostilité d'une vieille école, dont les adhérents jetaient des regards inquiets sur toutes les tentatives nouvelles.

Dans une amusante boutade, Max Waller retrace ce qu'était cette bataille entre les jeunes crinières et les vieilles perruques :

« Perruques et crinières, il n'y a que cela en littérature !

» Crinières, c'est solide, cela tient, cela fait partie intime d'un système que l'usage a nommé pileux; c'est jeune, cela pousse ferme et drû comme épis.

» Perruques, ohimé ! c'est mobile, cela bouge, cela n'appartient à personne; couvercle d'impuissance sénile, c'est vétuste, ne croît point, moisit, et au dessous transparait, brillant, avec l'éclat des billes de billard, un genou !

» Perruques, c'est le passé; crinières, c'est l'avenir ! Perruques, c'est ce qui tombe devant crinière; ce qui se lève; c'est ce qui s'écroule en face de ce qui germe; c'est la paille à côté du grain ! Perruques, c'est ce qui grogne; crinières, c'est ce qui chante. Perruques, c'est le « De Profundis »; crinières, c'est le « Hosanna » ! »

Ces attaques spirituelles mettaient les rieurs du côté de la « Jeune Belgique », mais lui attiraient évidemment les ripostes les plus véhémentes.

C'est à cette époque tourmentée

que nous voyons apparaître à l'horizon littéraire, la silhouette élégante de Georges Rodenbach.

Il se jeta dans la lutte, corps et âme, et dut évidemment subir, lui aussi, les attaques les plus diverses.

A l'apparition de son volume de poésies : « L'hiver mondain », un journal quotidien, imprimait les lignes suivantes :

- « Pour chasser loin de moi l'ennui sombre et
[farouche,
- » C'est vainement que ma main touche
» Au piano vibrant d'Offenbach.
- » Réfléchissons. O ciel ! de mon humeur morose
- » Je crois enfin tenir la cause :
- » J'ai lu l'*Hiver mondain* de M. Rodenbach. »

Ni les railleries de la presse, ni les excommunications de M. Louis Hymans, ni les pleurnicheries de M. Charles Potvin n'ont empêché les écrivains de la « Jeune Belgique » de poursuivre le combat et d'emporter la victoire.

.
*
.

Cette courte évocation était nécessaire, car dans l'appréciation du développement d'un talent, nous croyons

qu'il est indispensable de tenir compte de deux influences: celle de la vie intime du poète et celle des circonstances dans lesquelles il est appelé à produire son œuvre.

C'est à l'ombre des « Chonq Clo-tiers » que Georges Rodenbach vit le jour en 1855, mais bientôt ses parents devaient quitter Tournai pour se fixer à Gand. A cette dernière résidence se rattachent les délicieux souvenirs d'enfance heureuse, de « jeunesse blanche », comme dit le poète, qu'il a chantés avec tant de justesse et de sentiment.

Au collège S^{te}-Barbe, où il reçut sa première éducation, il eut comme condisciple et ami le poète Emile Verhaeren. Cette existence d'écolier, au cours de laquelle il vit éclore ses premières rêveries poétiques, lui a laissé une impression considérable et nous verrons plus tard avec quelle piété et quelle ferveur il en parle.

Georges Rodenbach chérissait sa mère et ses trois sœurs, deux plus jeunes et l'autre plus âgée que lui. Avec d'autres, nous pensons que le

contact et le voisinage constant de ces femmes ne fut pas sans influence sur la nature de ces inspirations.

Qu'il nous soit permis de citer à ce sujet le grand analyste qu'était Beaudelaire :

« Le bercement des nourrices, les calineries maternelles, les châtteries des sœurs, surtout des sœurs aînées, espèces de mères diminutives, transforment, pour ainsi dire, en la pétrissant, la pâte masculine. L'homme qui, dès le commencement a été longtemps baigné dans la molle atmosphère de la femme, dans l'odeur de ses mains, de son sein, de ses genoux, de sa chevelure, de ses vêtements souples et flottants, y a contracté une délicatesse d'épiderme et une distinction d'accent, une espèce d'androgynéité, sans lesquelles le génie le plus âpre et le plus viril reste, relativement à la perfection dans l'art, un être incomplet. »

Serait-ce la cause de cette timidité qui était le fond du caractère de Rodenbach, malgré ses bravades et ses mouvements d'indépendance ?

Toujours est-il que c'est le plus souvent la nature de notre éducation première qui, dans les méandres de l'existence, nous trace la route qu'il nous faudra suivre.

Poursuivant des études de droit, il se fait inscrire à l'université de Gand et bientôt parurent ses premiers vers.

Notre héros avait bien la vocation des poètes et professait sur la situation de ces hommes, dans la société moderne, des théories assez singulières. Il disait fréquemment à ses amis que le poète est un être à part, chargé d'interpréter l'âme du peuple, et que par conséquent ce peuple lui doit un respect sans bornes. Aussi trouvait-il souverainement injuste que chacun ne se découvrit pas sur son passage.

De pareilles idées devaient fatalement l'amener à quelque excentricité de toilette, attirant tout au moins le regard du passant si elle ne lui donnait pas son coup de chapeau.

Nous avons vu d'autres artistes, hantés par la même ambition, se procurer des manteaux extraordinaires, ou laisser retomber leur chevelure en

fleuve ondoyant, ou bien encore, faire l'acquisition de quelque couvre-chef monumental.

Rodenbach avait jeté son dévolu sur une cravate énorme, une lavallière fantastique, qui rapidement l'avait rendu célèbre à Gand, mais qui faisait aussi l'objet de pas mal de moqueries.

Comme elles avaient le don d'aga- cer le pauvre poète, il résolut un jour de se venger à sa façon. Pour toute cravate il mit un fil noir, soigneuse- ment noué sur le devant du col et, abordant ses connaissances, plus ou moins abasourdies par cette étrange toilette, il questionnait ironiquement : — « Est-ce qu'elle est assez mince aujourd'hui ? »

Mais le voilà qui s'envole pendant un an vers la ville lumière, où son sé- jour marque une date dans l'évolution de ses idées littéraires. La fréquen- tation du cercle « Les Hydropathes », les principes de Beaudelaire et de Stéphane Malarmé, lui suggérèrent bien des réflexions qui devaient l'a- mener un jour à changer complète- ment sa manière.

Lorsqu'il revint de ce voyage, la « Jeune Belgique » allait éclore et il fut parmi les premiers soldats entraînés dans la lutte ardente qui se livrait alors autour de l'art littéraire.

C'est lui qui, dans l'affaire du journal « Le Patriote » et celle des sifflets destinés à Coquelin, prononça des plaidoiries, d'ailleurs remarquables, qui lui valurent de nombreuses félicitations.

C'est encore lui qui prit la parole au nom de la « Jeune Belgique » lors du banquet Lemonnier, organisé pour venger le génial écrivain d'une détestable injustice officielle.

De nombreuses et parfois fort amusantes anecdotes se rattachent à cette époque héroïque.

Les amis de la « Jeune Belgique » se réunissaient généralement l'après-midi dans un bodega espagnol du boulevard du Nord, où, rapidement, on les avait pris pour une bande de conspirateurs, et puis le soir, à la Taverne Royale.

L'« Hiver mondain » venait de paraître et Georges Rodenbach arriva, radieux, au rendez-vous habituel.

Il ne fallait vraiment pas être grand physionomiste pour le reconnaître. Toujours vêtu identiquement, il portait un pantalon à carreaux blancs et noirs, une redingote sévère qu'ornait l'illustrissime cravate, et fièrement campée sur son opulente chevelure, une « buse » triomphale, une « buse » magnifique, dont la soie délicate, gris-pâle comme les rêves du poète, semblait lancer un clair défi à toutes les « buses » de l'univers.

Il y avait là Ivan Gilkin, Albert Giraud, Max Waller et quelques autres qui écoutèrent avec complaisance la conversation exhubérante et d'ailleurs fort agréable de l'heureux poète. On sirota quelques « demis » en l'honneur du livre nouveau-né, puis vers 11 heures, comme les têtes commençaient à s'échauffer, quelqu'un proposa de faire une sortie en ville.

Ce projet fut adopté d'enthousiasme, mais entretemps Max Waller s'était procuré des petits bouquets qu'on lia le long de la canne de Rodenbach; on lui mit en mains ce moderne caducée et la petite troupe s'ébranla, faisant marcher devant elle le héros de cette journée.

Achetez Rodenbach ! achetez l' « Hiver mondain ! » criaient les amis du poète, et celui-ci, balançant élégamment sa canne fleurie, saluait à droite, saluait à gauche, au grand ahurissement des badauds qui ne savaient que penser de ce cortège bizarre.

La jeunesse, on le voit, ne perd jamais ses droits, même chez les rêveurs les plus subtils. Elle devait apporter également au poète des extases amoureuses, qu'il chante en strophes tour à tour délicates et passionnées :

- « Oui, je suis fou d'amour et je t'en fais l'aveu.
- » Je suis ensorcelé par cette blonde tresse
- » Qui, comme un serpent d'or, m'envoyait sa
[caresse. »

Puis dans la « Jeunesse blanche » nous trouvons ces vers délicieux :

- « Oh ! l'heure inoubliable où, le long des chemins,
 - » Sans presque rien nous dire,
- » Rien qu'à nous regarder, à nous chercher les
[mains,
 - » Et rien qu'à nous sourire,
- » Nous avons tous les deux, sans aveu ni serment
 - » Subi la même envie,
- » Et dans le soir qui meurt, rêvé naïvement
 - » Que c'était pour la vie. »

Ce rêve fut hélas ! bien déçu, car
le poète se plaint :

« Au beau de notre amour elle s'est en allée
» Comme une noce en blanc au lointain d'une
[allée. »

Et ce premier amour lui laisse un
souvenir cuisant :

« Quand les vierges d'Egypte étaient mortes
[phtisiques,
» On conservait leurs corps imprégnés de parfum,
» Et j'ai de même, aux sons de funèbres musiques,
» Embaumé sa mémoire, ô mon amour défunt !
» J'ai tissé chaque vers, comme une bandelette,
» Pour te garder intact et pour t'éterniser,
» Pauvre amour ! Dors en paix dans ta blanche
[toilette !
» Reçois mes derniers pleurs et mon dernier
[baiser. »

Mais Rodenbach ne se trompe
point sur la valeur des premières
passionnettes :

« Ce qu'on aime surtout, c'est bien l'amour
[lui-même,
» On aime sans savoir ni pourquoi, ni comment !
» Mais on veut être ainsi, si c'est ainsi qu'on
[aime
» Et l'on sent à jamais que c'est le bien suprême
» Et que le plus suave est le commencement. »

Comme cela est parfaitement et
vraiment jeune; comme nous retrou-

vons dans ces vers, nos premiers troubles indéterminés, indéfinis, qui nous poussent à caresser une femme, « la femme », à l'aimer, à l'appeler « ma chérie », comme la fillette déploie ses premières ressources d'amour maternel en caressant d'horribles mioches de carton...

. * .

Nous venons de décrire le Rodenbach de vingt ans tel que l'ont connu ses compagnons de lutte de la « Jeune Belgique » : un Rodenbach paradoxal et singulier, pas plus singulier cependant que chacun de nous; car si nous voulions nous donner la peine de fouiller dans notre passé, nous y trouverions bien des folies, petites ou grandes, qui jetteraient un jour étrange sur l'histoire de notre existence.

Mais la vie des célèbres se passe aux yeux de tous, on note, on se souvient et l'on exhume pour reconstituer la physionomie du disparu.

Empressons-nous donc d'ajouter

qu'après le fantasque et l'exhubérant vient un autre Rodenbach, qui n'a conservé de sa jeunesse qu'un trésor de douces rêveries, le Rodenbach de ses plus belles pages, et dont le souvenir ne s'effacera point.

Après avoir aimé l'amour pour l'amour, le poète rencontra celle qui devait devenir sa femme.

Artiste elle-même, leurs âmes communiquèrent parfaitement et c'est alors que Rodenbach conçut l'idée de se fixer à Paris où l'attendait la renommée.

Ah! cette vie à Paris, comme elle fut l'objet de constantes et injustes attaques. Edmond Picard la lui reproche amèrement et dit en substance que si Rodenbach avait tant le spleen du sol natal, il n'avait qu'à ne point rester à l'étranger.

Rodenbach s'en était défendu par avance dans un article de la « Revue Encyclopédique » et les termes émus dans lesquels il s'exprime au sujet de Charles Decoster retracent admirablement les tristesses et les aspirations qui l'assaillaient lui-même.

« Ce pauvre Charles Decoster, dit-

il, dont le nom presque inconnu aurait mérité pourtant l'apothéose et les palmes pour son poème en prose sur la légende d'Uylenspiegel, d'une langue de chair et de lumière où toute l'âme de la mère Flandre se dévoile.

» Si malheureux pourtant, ce pur écrivain que, par une ironie inconsciente, on avait imaginé de nommer « répétiteur de français » dans une école officielle.

» Lui déjà avait voulu, un moment, fuir ailleurs, s'évader à l'étranger, dans un exil volontaire; mais la nostalgie des ciels d'enfance l'avait atteint aussi; un jour, par un hasard complice, il entendit un vieil orgue qui, dans la cour profonde de sa demeure, à Paris, soupirait à voix rauque et saignante l'air national de son pays.

» Oh! cette musique blessée, comme elle pleurait, venue de si loin, eut-on dit, et comme exténuée de l'absence! Elle semblait sortir du fond d'un puits interminable et monter, dans la haute cour, vers les pâles fenêtres de sa chambre.

» Evocation du passé, voix du pays qui est faite de toutes les voix qu'on a aimées et qui sont mortes, mélancolique rappel qui lui déchira toute l'âme, comme une supplication de revenir... Et le soir même De Coster partit, ou plutôt s'enfuit pour rentrer à jamais dans l'indifférence de sa patrie. »

Rodenbach, qui ne pouvait vivre sans se créer des ressources par son travail, se résigna loin de son pays, qui d'ailleurs ne lui apparaissait que plus beau et plus cher à travers le voile de la séparation.

Il le fallait, car, pas plus alors qu'à l'heure actuelle, il n'était possible en Belgique de subsister de sa plume, exclusivement, sans sacrifier quelque chose de son idéal, ou s'astreindre à une intensité de production qui ne peut qu'être funeste au talent.

Au sein de la grande Capitale, Rodenbach renoua les relations de jadis et fut bientôt introduit dans tous les cercles littéraires. Il devint l'un des favoris d'Edmond de Goncourt, dont il épousait com-

plètement les idées et dont l'influence sur son œuvre est incontestable, comme nous le verrons plus tard.

Travailleur infatigable, le poète était à la tâche de 8 h. à 4 h. et revoyait le soir le produit de son labeur quotidien; l'après-midi, il recevait ses jeunes amis qui venaient lui lire leurs œuvres et chercher les conseils du maître. Parmi eux Charles Guérin, mort lui aussi maintenant, était véritablement son disciple et c'est lui d'ailleurs qui dirigea la publication de ses œuvres posthumes.

Rodenbach avait complètement dépouillé le goût qu'il a pu montrer dans sa première jeunesse, pour les fréquentations mondaines. Il n'allait plus que rarement au théâtre et souffrait d'ailleurs déjà, dix ans avant son décès (aux dires de sa famille) du mal qui devait le miner lentement.

Un lendemain de Noël, ses amis apprirent qu'il avait cessé de vivre. Il s'en était allé, lui, le poète des blanches communiantes, parmi les

blancheurs froides et funèbres de l'hiver.

D'unanimes regrets l'accompagnèrent jusqu'à sa couche dernière et les artistes de Belgique et de France pleurèrent en lui l'un de leurs frères d'armes, les plus nobles et les plus sympathiques.

. . .

C'est à l'âge de 22 ans que Georges Rodenbach fit paraître son premier volume intitulé « Le Foyer et les Champs ». Il fut bientôt suivi d'un autre : « Les Tristesses ».

Ces deux recueils poétiques ne manquent pas d'inspiration, mais souvent, comme d'ailleurs dans toute œuvre de début, la maladresse de facture vient rompre le charme des idées.

Il s'inspirait largement de la manière de François Coppée, comme le prouvent ces strophes écrites après une visite à l'abbaye de Maredsous :

« Sombres moines perdus au fond d'un monastère,

- » Incliné devant Dieu comme des encensoirs,
- » En faisant votre temps douloureux sur la terre
- » Vous portez votre deuil dans vos longs man-
[teaux noirs.

- » Pareils à ces lions à la fauve crinière
- » Offerts dans une cage au mépris des passants,
- » Vous allez et venez sous ces voûtes de pierre
- » Qui frémissent au bruit de vos pas languissants.

- » Mornes, vous promenez sur le marbre des
[dalles
- » Votre exil volontaire et votre soif de Dieu.
- » Vous usez à marcher le cuir de vos sandales ;
- » Vous usez, à prier, vos deux lèvres de feu. »

Déjà le calme profond des retraites monastiques frappait l'esprit du jeune homme, comme plus tard la douce quiétude des béguinages devait lui inspirer d'adorables poèmes en prose.

Le titre du second ouvrage l'indique : c'est la tristesse qui domine dans cette première partie de l'œuvre de Rodenbach, et, lorsque ces volumes parurent, on y a même voulu voir une certaine affectation de mélancolie.

Nous croyons qu'il y avait simplement du manque de métier et peut-être un peu d'idéalisation et d'exagération poétiques de vagues souffrances.

Certaines pièces sont cependant d'une excellente facture et nous citerons notamment " Le Coffret ", petite poésie à laquelle on a fait les honneurs des chrestomaties françaises et

qui exprime les sentiments touchants d'une profonde piété filiale.

C'est alors que, soudainement, Rodenbach se trouva mêlé aux luttes quotidiennes de la « Jeune Belgique ». Nous avons vu précédemment la part active qu'il prit à ces combats littéraires et il est évident que son esprit, déjà frappé des théories baudelairiennes, devait se ressentir du voisinage d'un maître ès-scepticisme comme l'était Max Waller.

Certains « Jeunes Belges », tout en estimant beaucoup le charmant garçon qu'était Georges Rodenbach, se moquaient bien un peu de la mélancolie répandue dans ses premières œuvres.

C'est ainsi que Max Waller raconte comment le poète, élevé dans la tranquillité claustrale d'une ville de province, partit pour le grand Paris où il mena l'existence joyeuse des jeunes gens de son âge.

« De ce frottement — dit-il — de cette vie nouvelle, amusante, folle, cahotée à tous les plaisirs et jetée à toutes les « vadrouilles », sortirent...
« Les Tristesses ! »

L'opposition ne manque pas de pittoresque, et Max Waller de conclure que la véritable manière de Rodenbach, la seule, l'unique, se trouvait dans la « Mer élégante », volume de vers qui faisait alors son apparition.

La suite des événements a prouvé que Max Waller se trompait : « La Mer élégante » et « L'Hiver mondain » ne furent qu'un stade nouveau dans l'évolution d'un grand talent et nous sommes persuadés que les causes du changement sont bien celles que nous avons énumérées plus haut.

Le poète dit lui-même :

- « J'ai voulu taire mes douleurs,
- » J'ai voulu cacher ma tristesse
- » Et mon ennui profond. Etait-ce
- » La peine de montrer mes pleurs.
- » Sur toutes les rancœurs anciennes,
- » Sur les oublis et les dédains,
- » J'ai descendu mes goûts mondains
- » Comme on abaisse les persiennes. »

A côté du souci de trouver dans la vie des hommes et des choses, les faces inexploitées; à côté de l'ambition de peindre la société moderne sous des couleurs plus véridiques, nous

voyons donc un certain besoin de cacher cette mélancolie encombrante, d'être gai malgré soi, de faire honneur à cette joyeuse époque de boutades et d'épigrammes.

Mais voilà que plus tard Georges Rodenbach supprime la « Mer élégante » et l'« Hiver mondain » de la nomenclature de ses œuvres, comme on cherche à verser l'oubli sur quelque péché de jeunesse, et tous les critiques de se montrer tout à coup sévères pour ces petits tableautins fantaisistes.

M. Firmin Vandebosch les qualifie d'« erreur passagère » ! Erreur ? Oui, peut-être, si l'on considère ce qui dans l'œuvre de Rodenbach va lui donner l'immortalité, mais erreur combien charmante et subtile; carnaval délicieux où nous voyons revivre ce qui dans les milieux mondains a frappé notre imagination.

Style maniéré et factice, dit-on encore; certes, et l'auteur ne s'en cache pas. « Ma muse » :

- « Elle est sentimentale et mièvre,
- » Son charme est artificiel.
- » Si ses yeux sont d'un bleu de ciel,
- » Elle met du rouge à sa lèvre. »

Mais que de trouvailles ingénieuses,
imprévues, originales.

Lisez cette pièce intitulée « Capri-
ces mignards », dont la tendance pa-
radoxale ne laisse pas que d'être amu-
sante :

« Je n'aime pas les fleurs des champs,
» Les fleurs des champs, ces paysannes,
» Qui promènent sur les penchants
» Des talus verts leurs caravanes.

» Les marguerittes, on dirait
» Qu'elles ont des jaquettes blanches,
» Et le moindre insecte indiscret
» Les déshabille sous les branches.

» Les bleuets ont des sarreaux bleus ;
» Et dans le blé vibrant qui bouge
» Les grands coquelicots frileux
» Ont sur la tête un foulard rouge.

» Le parfum, c'est l'esprit des fleurs,
» Mais les rustaudes n'en ont guère
» Et malgré toutes leurs couleurs
» C'est un peuple de fleurs vulgaires.

» Ce qui charme mes sens troublés,
» Ce sont les belles fleurs de serre ;
» Tels des papillons épinglés
» Sous une vitrine de verre.

» C'est la floraison au matin
» Dans les serres ensoleillées
» Des camélias en satin
» Et des tulipes maquillées ;

- » C'est tout le groupe en falbalas
- » Des jacinthes, ces vierges frêles,
- » Courbant leurs tailles d'un air las,
- » Avec d'exquis parfums sur elles. »

Et ne croyez pas cependant, que cet artiste qui dépeint si finement les sensations et les goûts de la société aristocratique, fut lui-même un mondain, dans le sens habituel de ce mot, c'est-à-dire un être frivole, n'attachant de prix qu'aux potins de salons, aux brouhahas des premières et aux succès faciles des complaisances amicales. Non, Rodenbach était un artiste consciencieux qui avait l'ambition de faire une œuvre forte, de laisser, comme il le dit : « Quelque chose de lui dans les barques humaines. » Ce n'est point là l'ambition d'un mondain.

Il avait certes une éducation parfaite, une élégance naturelle, une politesse attentive, quoique très réservée, et tout cela, joint à son aimable talent de causeur, le faisait aimer dans cette atmosphère spéciale que reflètent si bien les deux volumes dont nous venons de parler.

Nous nous sentons tous attirés quelque peu vers le luxe et ses chatoyants

atours, mais les visions de « boudoirs aux ors pâles » prouvent que ce que Rodenbach aimait surtout dans ce milieu de bourgeoisie cossue, qu'il fréquentait alors, c'était l'exqu Coastité des couleurs, la face extérieure de ce petit clan où tout était d'ailleurs essentiellement frivole et superficiel.

Mais dans un esprit dont le fond est sérieux et bien équilibré, ces tendances n'ont qu'une courte durée et c'est ainsi que nous voyons Georges Rodenbach s'éloigner de plus en plus des fréquentations mondaines pour s'exiler dans l'heureuse intimité de son foyer, entre ses rêves adorés et l'affection d'une épouse qui partageait toutes ses joies et toutes ses espérances.

* * *

Nous l'avons vu, l'« Hiver mondain » et la « Mer élégante » ne sont qu'un intermezzo, et bientôt Georges Rodenbach devait reprendre ses premières songeries qui déjà nous avaient valu tant de poèmes émus. Nous voyons apparaître alors « Jeunesse blanche », qui renferme les qualités de ses pre-

miers essais, mais dénote en plus le versificateur expert et original.

Que de pièces touchantes dans ce volume, et comme tout y est profondément senti :

- » A vous dont les cheveux de neige et de clarté
- » Encadrent doucement la figure indulgente :
- » — Ainsi dans les grands bois un vieux chêne
[s'argente
- » Des fils blancs de la vierge à la fin de l'été.
- » A vous l'ancienne, à vous la bonne, à vous la
[seule
- » Pour qui j'aie de ma vie entr'ouvert les rideaux,
- » A vous dont l'âme est blanche autant que vos
[bandeaux
- » Et que j'aime à jamais comme on aime une
[aïeule.
-
- » A vous dont le pardon m'est acquis par avance
- » Pour le noir qui se mêle aux blancheurs d'autre-
[fois,
- » Je veux vous raconter, lentement, à mi-voix,
- » Tout le bonheur obscur de mon heureuse
[enfance. »

Voilà comment il dédie ce livre délicat à « l'ancienne », comme il dit : la confidente de ses premiers chagrins et de ses espoirs secrets...

La mort de ses jeunes sœurs avait profondément affecté Georges Rodenbach. Il les aimait, ces fleurs d'inno-

cence, de toute son âme de frère, et souvent dans ce volume fait de souvenirs, nous voyons apparaître leur frêle image :

- « Je veux recomposer la maison paternelle,
- » Avant l'absence, avant la mort, avant les deuils :
- » Les sœurs jeunes encor, dormant dans les
[fauteuils
- » Et le jardin en fleurs et la vigne en tonnelle. »

Puis plus loin dans le « Berceau » :

- « Ma mère, elle a voulu garder, la sainte femme,
» Mon massif berceau d'autrefois.
- » Il rêve dans un coin, aux jours d'épithalame
- » Où moi, l'enfant nouveau, j'avais une jeune âme
» Et la mère une jeune voix.

- » Mais la voix s'est usée et plus jamais ne chante
» Puisque les enfants sont grandis ;
- » Et moi je m'use aussi dans la foule méchante
- » Et le berceau lui-même est en deuil, lui que
[hante
» L'âme de ceux qui sont partis.

- » Car il sait comme nous que les pauvres sœurs
[frêles
» Gisent mortes dans leurs caveaux,
- » Lui qui les aimait tant et qui comptait sur elles,
- » Pour voir, un soir d'été, comme des hirondelles,
» Lui venir des enfants nouveaux.

Même dans son enfance, Rodenbach était un amant déjà du calme et du silence. Il affectionnait le collègue où

naquirent ses jeunes songeries, parmi le « trouble des premiers vers dououreux ou charmants » :

- « Je veux revivre une heure à l'ombre des grands
[murs,
- » Dans le collège ancien où nos âmes placides
- » S'ouvriraient comme une église aux profondes
[absides,
- » Avec des vitraux d'or pleins de visages purs. »

Et voici comment il raconte ses impressions au moment de quitter définitivement les bancs de l'école :

- « En quittant le collège, abri calme et dormant,
- » J'ai pleuré mon enfance et j'ai confusément
- » Senti qu'un peu de moi restait là, dans la pierre.
- » L'habitude est si douce, au cœur si familière,
- » Et j'avais dès longtemps pris celle de m'asseoir
- » Dans la salle d'étude après les jeux du soir,
- » D'écrire, de rêver, les mains contre les tempes
- » Et de lire aux clartés amicales des lampes!
- » Au moment de partir, de quitter à jamais
- » Les peupliers connus du jardin que j'aimais,
- » Lui qui versa son ombre à mon adolescence,
- » J'ai senti que mes yeux souffriraient par
[l'absence. »

N'est-ce donc pas d'une simplicité émue et charmante ?

D'autres pièces aussi sont admirables de facture et de sentiment, et parmi elles il convient de signaler

celle qu'il consacre aux orgues, les orgues usées et chevrotantes et plaintives et tristes.

Puis une autre : « Les vieux quais », qui est en quelque sorte un prélude au poème admirable qu'il devait écrire plus tard sur Bruges-la-morte.

On trouvera ces deux poèmes dans l'anthologie de Rodenbach publiée il y a quelques années.

. * .

« Jeunesse blanche » est dans l'œuvre de Rodenbach l'un des volumes auxquels vont toutes nos sympathies, parce qu'il est l'un de ceux dont l'intense poésie nous a touché le plus intimement.

Ce qui nous charme, c'est peut-être cette évocation virginale de l'enfance heureuse et fleurie, dont nous avons aussi conservé des souvenirs ineffaçables : souvenirs du toit qui nous vit naître, du grand jardin où nous fîmes nos premiers pas et des tendresses infinies qui ont bercé nos premières souffrances.

Jeunesse blanche : le titre déjà n'est-il pas tout un poème ?

Aussi cette œuvre devait-elle donner au poète une première notoriété, basée sur l'apparition incontestable d'un grand talent à l'horizon littéraire.

Ce ne fut cependant qu'avec *Bruges-la-morte* et ses corollaires : le *Carillonneur*, le *Musée des Béguines*, la *Vocation* et le *Voile*, que le nom de Georges Rodenbach atteignit la définitive célébrité.

Et que pourrions-nous dire de ces volumes, dont on a tant parlé déjà, sinon des choses que l'on sait?

Nous n'essayerons pas de les analyser. Dans chacun d'eux le sujet n'est que l'auxiliaire et sert de thème à une idéalisation de Bruges, jadis la fière et l'opulente, et qui semble aujourd'hui pleurer les heures glorieuses d'autrefois.

La plume de l'écrivain évoque l'atmosphère invinciblement grise et mélancolique de la vieille cité, toute la froide tristesse qui pénètre le promeneur au bord de ses longs canaux et à l'ombre de ses multiples églises.

L'impression est forte et durable, et nous ne pourrions mieux la faire saisir

qu'en reproduisant ces quelques lignes :

“ Mélancolie du gris des rues de Bruges où tous les jours ont l'air de la Toussaint ! Ce gris comme fait avec le blanc des coiffes de religieuses et le noir des soutanes de prêtres, d'un passage ici, incessant et contagieux. Mystère de ce gris d'un demi - deuil éternel.

“ Car partout les façades, au long des rues, se nuancent à l'infini : les unes sont d'un badigeon vert pâle ou de briques fanées rejointoyées de blanc ; mais tout à côté, d'autres sont noires, fusains sévères, eaux-fortes brûlées, dont les encres y remédient, compensent les tons voisins un peu éclairés ; et de l'ensemble c'est quand même du gris qui émane, flotte, se propage au fil des murs alignés comme des quais.

“ Le chant des cloches, aussi, s'imaginerait plutôt noir ; or, ouaté, fondu dans l'espace, il arrive avec une rumeur également grise, qui traîne, ricoche, ondule sur l'eau des canaux.

“ Et cette eau elle-même malgré tant de reflets : coins de ciel bleu, tuiles

des toits, neige des cygnes voguant, verdure des peupliers du bord, s'unifie en chemin de silence incolore.

“ Il y a là, par un miracle du climat, une pénétration réciproque, on ne sait quelle chimie de l'atmosphère, qui neutralise les couleurs trop vives, les ramène à une unité de songe, à un amalgame de somnolence plutôt grise. „

Puis cette charmante description des impressions de Barbe, la vieille servante, qui s'en va voir une parente au béguinage, au béguinage calme et blanc où elle rêve, « pour ses très vieux jours », d'habiter dans une religieuse quiétude.

« Un commencement de verdure printanière donnait à la banlieue un air de campagne. Or, bien que depuis plus de trente ans Barbe fût en condition à la ville, elle avait gardé, comme toutes ses pareilles, le souvenir persistant de son village, une âme paysanne qu'un peu d'herbe ou de feuillage attendrit.

« La bonne matinée! Et comme elle allait d'un pas allègre dans le soleil clair, émue d'un cri d'oiseau,

de l'odeur des jeunes pousses, en ce faubourg déjà rustique où verdoient les sites choisis du « Minnewater » — le lac d'amour, a-t-on traduit, mais mieux encore : « l'eau où l'on aime ! » — et là, devant cet étang qui somnole, les nénuphars comme des cœurs de premières communiantes, les rives gazonnées, pleines de fleurettes, les grands arbres, les moulins à l'horizon, qui gesticulent, Barbe encore une fois eut l'illusion du voyage, du retour à travers champs vers son enfance. »

Mais la voici qui entre au héguinage :

« Des rues, portant des noms de saintes ou de bienheureux, tournent, obliquent, s'enchevêtrent, s'allongent, formant un hameau de moyen âge, une petite ville à part dans l'autre ville, plus morte encore. Si vide, si muette, d'un silence si contagieux qu'on y marche doucement, qu'on y parle bas, comme dans un domaine où il y a un malade... »

Ces poétiques descriptions sont parsemées d'observations neuves et originales. Ainsi :

« Mais la figure des morts, que la mémoire nous conserve un temps, s'y altère peu à peu, y dépérit, comme d'un pastel sans verre, dont la poussière s'évapore. Et dans nous nos morts meurent une seconde fois. »

Des rapprochements aussi, parfois profonds et inattendus :

« Chose curieuse, on ne voit jamais tant de vieilles femmes que dans les vieilles villes. Elles cheminent — déjà de la couleur de la terre — âgées et se taisant comme si elles avaient dépensé toutes leurs paroles... »

Mais il faut lire ces livres en entier pour que l'effet artistique soit parfaitement atteint. Chaque subdivision, chaque phrase, chaque mot presque, contribuent à produire l'impression définitive qui nous fait écrier avec Georges Rodenbach :

« Oh! la mélancolie de ce gris des rues de Bruges! »

A côté de la renommée mondiale qu'ils allaient lui procurer, les volumes dont nous venons de nous entretenir devaient aussi donner l'oc-

casion aux détracteurs de Rodenbach de mener contre sa mémoire une campagne passionnée et haineuse.

Quelques amis de l'auteur avaient conçu le projet d'élever un monument modeste au poète, dans ce béguinage de Bruges dont il avait si bien chanté la poésie. La veuve de Rodenbach s'offrait même d'en faire tous les frais et l'on ne réclamait à l'édilité flamande qu'un coin de terre où déposer cet ultime hommage.

Il nous convient de nous arrêter quelques instants aux incidents que souleva cette question et de signaler l'attitude de ceux qui ont refusé à Rodenbach une qualité qui nous paraît indispensable à un poète : la sincérité de ses impressions artistiques.

Un groupe de flamingants ouvre le feu et met tout en œuvre pour empêcher les conseillers brugeois d'accepter la demande des amis de Rodenbach.

Comment — s'écriaient-ils — vous voulez élever un monument à ce flamand qui écrit en français ! Mais n'en faites donc rien ! C'est un traî-

tre à la langue maternelle, un faux frère!

Singulière argumentation vraiment! Un écrivain né à Tournai, — notez-le bien, — donc dans une ville wallonne, aime la Flandre où il a passé la majeure partie de son existence; il saisit une vision poétique de l'une de ses grandes capitales de jadis, et il se met à écrire. Ce qu'il écrit appelle l'attention du monde entier sur cette ancienne grande ville déchue, cette Bruges-la-morte, Bruges-la-belle, sous son voile de tristesse et la fine dentelle de ses clochers; elle devient le pèlerinage des poètes et des penseurs qui viennent revivre dans la ville le rêve de l'artiste.

Et tout le crime de Georges Rodenbach est d'avoir fait cela et de l'avoir fait dans une langue qu'il trouve adéquate à ses pensées et qu'il chérit.

Qu'un étranger vienne magnifier la richesse et la fécondité de notre sol, la beauté de nos sites ou le génie de notre race; — parce qu'il le fait dans une langue qui n'est pas

la nôtre, irons-nous lui lancer l'anathème, et ne lui serons-nous pas plutôt reconnaissants d'avoir découvert et chanté ce qu'il y a de meilleur en notre patrie? Evidemment!

Mais au fond, toute cette campagne provenait d'un clan d'exaltés qui met généralement à défendre une cause — souvent excellente en elle-même — une telle exagération qu'elle en devient fortement antipathique.

Et comme si cette sotte querelle ne suffisait pas à rabaisser la lutte qui se livrait autour du monument Rodenbach, voilà qu'un autre élément, tout au moins inattendu, vient s'y mêler.

Un homme, se drapant dans des sentiments fort respectables sans doute, attaque l'œuvre de Rodenbach avec un fanatisme qui ne connaît plus de bornes.

Et dans sa colère effrénée il va jusqu'à lui décerner l'épithète de « pornographe ».

Pornographe! celle-là est vraiment une trouvaille; « pornographe », le

poète ému dont nous venons de parcourir les délicieuses rêveries.

Pornographe: et à quel propos, s'il vous plaît? A propos de « La Vocation », une nouvelle que nous rangeons au point de vue de l'action parmi les meilleures de Rodenbach.

Voici. — Un jeune garçon, qui vit avec sa mère veuve, croit sentir la vocation du sacerdoce, où l'ont poussé ses maîtres du collège. La mère, qui voudrait garder son fils, le met en contact avec une gracieuse jeune fille, mais le charme de celle-ci n'impressionne pas l'adolescent. Survient dans la maison une jolie servante aux yeux provocateurs et dont le contact grise le collégien. Il cède à la tentation de la chair et renonce à la prêtrise, reconnaissant que sa « vocation » n'est pas suffisante.

Georges Rodenbach a raconté simplement l'un de ces drames intimes, comme il s'en passe journellement... le sien peut-être. N'était-ce pas son droit, puisqu'il l'a fait en grand artiste?

Il est évident que les développements de cette thèse ne sont pas

de ceux qu'il convient de mettre entre les mains des jeunes filles, mais nous avons, Dieu merci, plus d'un écrivain génial qui n'a pas borné son talent à de la littérature sucrée. Et puisque l'on y est, pourquoi ne pas décréter comme non-valeurs Gustave Flaubert et toute l'école naturaliste, dont les productions doivent faire rougir Monsieur J. Van de Woestyne, auquel nous empruntons cette belle opinion.

Si nous admettions, même un instant, qu'en nous plaçant au point de vue purement moral on puisse désapprouver une œuvre littéraire qui aurait puisé son succès dans les seules descriptions réalistes et sensuelles, où chercherait-on le droit de condamner pareillement ce pauvre Rodenbach, dont tant de pages attendries font vibrer au contraire les cordes les plus nobles de notre être ?

Il est fort curieux de constater que M. Edm. Picard émet, dans une appréciation d'ensemble de l'œuvre de Rodenbach, une opinion toute opposée.

« Ses jolis vers, ses romans doux,

ses pièces théâtrales très distinguées, resteront des types de bon goût équilibré, caressant et musqué, qui concentre et résume les inclinations et les prédilections de la bourgeoisie soi-disant athénienne, qui s'honore de parisianisme. Les qualités mâles, farouches, rustiques, puissantes d'un Lemonnier ou d'un Eeckhout lui étaient plutôt odieuses. Il aimait les horlogeries littéraires bien réglées, bien huilées, à timbre argentin et joli. Tout ce qui révélait une vraie nature naturante, dans la simplicité et la virilité de l'Instinct, le choquait. »

Et Monsieur Picard ajoute avec sévérité :

« Aussi lui a-t-on souvent imputé d'aimer l'artificiel, de manquer de sincérité dans ses œuvres, de s'amuser à les écrire mais de ne pas s'amuser à les croire.

» Quoi d'étonnant, s'il en est ainsi, que cet esprit imprégné de rareté conventionnelle ait plu et beaucoup plu, dans ce milieu boulevardier qui se délecte en d'inépuisables chimères niveleuses, et va, avec l'iné-

vitale des lassitudes à tout ce qui n'est point trop vibrant ni trop tourneboulant; qui aime le bien aligné, le correct, le décent (ce vocable pris dans le sens de "bonne tenue) ,, et qui confond souvent les règles de l'art littéraire avec celles de l'art du parfait tailleur ou du couturier dernier cri. »

« Ce n'est pas la Flandre qu'a peinte Georges Rodenbach. La Flandre, c'est le bruit, la lumière et la vie. Rodenbach — dit-il — a fait une Flandre à sa manière, une Flandre qui devait plaire à l'esprit parisien et faciliter son ascension à la célébrité. Rodenbach a fait beaucoup pour la gloire de Bruges, mais c'est accidentellement, en soignant pour la sienne propre. »

Il est peut-être piquant d'approcher de ce témoignage celui de M. Firmin Vandebosch qui, dans une récente cause célèbre, fut précisément l'antagoniste de notre oncle le jurisconsulte.

« L'âme de la Flandre est double, et il arriva que, dans le groupe de la « Jeune Belgique », tandis qu'Emile

Verhaeren tournait son imagination vers l'extériorité exhubérante et chaoyante de l'âme flamande, Georges Rodenbach s'en réservait comme domaine le tréfond de songeries très douces, très intimes et très nuancées. »

Nous croyons que c'est ici M. Vandenbosch qui voit juste et nous n'en voulons pour preuve que l'opinion de l'un de ceux qui font partie de cette école naturaliste belge que M. Picard nous signalait.

“ L'œuvre de Georges Rodenbach — dit Emile Verhaeren — apparaît essentiellement subjective. Elle a toutes les qualités du rêve personnel que fait un bel et probe artiste (où reste donc le fabricant de gloire de M. Picard ?) Les génies subjectifs recréent le monde entier à leur image, les talents subjectifs y découvrent çà et là d'inattendus aspects. Dans « Bruges-la-morte » et le « Carillonneur », on conserve, après lecture, le souvenir d'une Flandre nouvelle, d'une Flandre belle et triste comme un reliquaire, d'une Flandre sur laquelle voleraient, comme une nuée d'anges

blancs, les esprits de Memling, de Van der Weyden, de Juste de Gand et de Pierre Christus.

« Au XV^e siècle, cette Flandre vivait de toute son âme ; Georges Rodenbach en a recueilli en notre temps le dernier soupir. »

Mais Bruges se réveille nous dirait-on. Nous le voulons bien : par le port magnifique dont elle s'est vu doter ; par les soins de ses administrateurs jaloux de lui rendre un peu des splendeurs passées, elle va reconquérir sa place parmi les grandes cités commerciales de l'univers.

Mais elle eut mauvaise grâce à refuser l'hospitalité au poète qui chanta ce que peut-être elle a l'ambition de dépouiller, mais ce qu'elle fut longtemps, longtemps, la ville morte et mortellement mélancolique.

Que Georges Rodenbach ne comprenne pas l'âme de la Flandre, on ne pourra jamais nous le faire croire, et tous ceux qui voudront apprécier impartialement les belles pages qui vont suivre seront certes de notre avis.

L'auteur raconte comment le peu-

ple de Bruges s'est rassemblé ce jour-là devant le beffroi pour choisir un nouveau carillonneur. Un concours s'est ouvert et deux concurrents viennent d'être écartés. Un troisième va maintenant se produire.

“ D'avoir attendu et désespéré, la foule écouta mieux, surtout que les cloches, cette fois, tintant doux, demandaient plus de silence. Cela préluda en sourdine; quelque chose de fondu, où ne se distinguaient plus les cloches alternant ou se mêlant, mais un concert de bronze unifié, comme très lointain et très âgé. Musique de rêve ! Elle ne venait pas de la tour, mais de bien plus loin, du fond du ciel et du fond des temps. Ce carillonneur-ci avait eu l'idée de jouer des noëls anciens, noëls flamands, nés dans la race et qui sont des miroirs où elle se reconnaît. C'était très grave et un peu triste, comme tout ce qui a traversé des siècles. C'était très vieux et pourtant compris des enfants. C'était très reculé, très vague, comme se passant aux confins du silence, et pourtant recueilli par chacun descendu dans chacun. Les

yeux de beaucoup se brouillèrent sans qu'on sut si c'était de leurs larmes ou de ces gouttes de son fines et tristes, qui y entraient...

« Le peuple entier tressaillit. Taciturne et réfléchi, il avait senti se dérouler dans l'air la trame obscure de son songe et l'aima de rester informulé.

“ Les noëls, ç'avaient été les petites vieilles des chemins de l'Histoire, les béguines à genoux au bord de l'air. Avec elles le peuple qui attendait, là-bas, tout en bas, s'en était retourné aux meilleurs temps de sa gloire, au cimetière de son passé . . . Il était prêt maintenant à l'héroïsme.

“ Le carillon recommença à tinter. On entendit le chant du Lion de Flandre, un vieux chant populaire, su partout, anonyme comme la tour elle-même ; comme tout ce qui résume une race. Les cloches séculaires rajeunirent, proclamèrent la vaillance et l'immortalité de la Flandre.

“ Sur la Grand-Place, dans le cou-

chant qui enflévrant ses derniers feux, le lion en or de l'hôtel de Bouchoute parut étinceler, vivre ; tandis qu'en face les lions de pierre de l'hôtel provincial agrandirent leur ombre sur la foule.

“ Flandre au lion : c'était le cri de gloire des gildes et des corporations triomphantes. On le croyait décidément enfoui aux coffres bardés de fer où se conservaient les chartes et les privilèges des anciens princes, dans une des salles de la tour... Et maintenant le chant ressuscitait : Flandre au lion ! un chant rythmique comme un peuple qui marche, scandé en mélopée, guerrier et humain à la fois, tel un visage dans une armure . . .

» La foule écouta haletante. On ne savait même plus si c'était le carillon qui tintait et par quel miracle les quarante-neuf cloches du beffroi ne faisaient plus qu'un, — chant d'un peuple unanime, où les clochettes argentines, les lourdes cloches oscillantes, les antiques bourdons, apparurent vraiment des enfants, des femmes en mantes, des soldats héroïques, s'en revenant vers la ville qu'on

croyait morte. La foule ne s'y trompa point et comme si elle voulait aller au-devant de ce cortège du passé, que le chant incarnait, elle entonna à son tour le noble hymne.

“ Ce fut une contagion sur la Grand'Place entière. Chaque bouche chanta. Le chant des hommes alla dans l'air, à la rencontre du chant des cloches ; et l'âme de la Flandre plana comme le soleil entre le ciel et la mer. ,,

Et qu'on vienne prétendre que ce n'est point là une page sublime, et qu'on vienne affirmer qu'il n'y a pas dans ce poème de fier patriotisme une compréhension magique de cette race flamande, dont Verhaeren disait, en parlant de l'Escaut tranquille et profond :

« L'homme d'ici, sa famille, sa race,
» ses tristesses, ses volontés, ses
» vœux, se retrouvent en tes aspects
» silencieux. »

Que n'a-t-on lu ce fragment d'une belle œuvre, aux conseillers brugeois. Peut-être ne se seraient-ils pas faits les bourreaux d'une mémoire illustre. Peut-être n'auraient-ils pas

rendu leur arrêt, cynique et ridicule.

Mais bientôt le lyrisme de Rodenbach devait entrer dans une voie nouvelle.

Lui qui avait décrit de Bruges, son aimée, tout le charme intérieur, devait fatalement être appelé à comprendre et chérir le langage des choses inanimées. En 1888 paraît une plaquette : « Du silence », qui plus tard fit partie du volume : « Le règne du silence », et c'est à cette époque aussi qu'il commença à se sentir rongé par le mal imperceptible qui, dix ans après, devait le terrasser.

Un certain mysticisme s'est glissé maintenant dans l'œuvre du poète, une sorte d'amour de l'impalpable qui parfois le rend difficilement compréhensible.

Mais d'un autre côté, que de belles strophes, que de pensées profondes ne trouvons-nous pas dans le recueil que nous venons de citer et dans les suivants : « Les vies encloses », « Le voyage dans les yeux » et « Le miroir du ciel natal ».

Georges Rodenbach analyse l'âme et la voix des objets ; il leur donne une vie étrange, irréelle, mais que son imagination leur crée merveilleusement.

Le calme des chambres, « qui du moins sont bonnes à nos maux » dit-il, lui inspire toute une série de poèmes, où nous trouvons des analogies imprévues et charmantes :

- « Les chambres qu'on croirait d'inanimés décors,
- » — Apparat de silence aux étoffes inertes,
- » Ont cependant une âme, une vie certes,
- » Une voix close aux influences du dehors.»

Puis plus loin :

- « Dans les chambres, comme ils parlent, les
[vieux portraits
- » Dont la bouche a gardé des roses d'azalées :
- » Comme ils parlent tout bas, malgré leurs yeux
[distracts,
- » Qui regardent au loin des choses en allées.
- » Ils parlent dans le soir, d'un air avertisseur
- » Et disent d'être doux et d'être bénévoles ;
- » Ils ont des mots ouatés et blancs de confesseur,
- » Des mots tels qu'on en lit au long des bande-
[rolles,
- » Peintes dans les missels aux lèvres des élus. »

Et maintenant la mélancolie du poète se donne libre cours. Elle n'est même plus tempérée par les visions anciennes d'une enfance douce et bel-

le, elle pleure cette fois, les tristesses latentes mais pénétrantes qui l'assiègent et l'importunent.

Savourez ces impressions de dimanche. Il est seul dans sa chambre, au dehors il pleut, et l'ennui, déesse monotone des solitudes silencieuses, vient le visiter :

- « Or j'en rêve, parmi ce pluvieux décor
- » De plus seuls et de plus inégayés encor :
- » D'abord les continents et deux séminaristes
- » Qui se hâtent, qui s'en vont deux à deux, là-bas,
- » Voués jusqu'à la mort à de noirs célibats
- » Quand nous avons l'amour, comme une bonne
[lampe !
- » Puis je songe au troupeau puéril et transi
- » D'orphelines en deuil se dépêchant aussi
- » Dans ce soir triste et la brume qui les trempe. »

Dans son dernier volume, Rodenbach adopte le vers libre dans toute son ampleur. Nous n'entendons pas discuter ici cette question tant controversée, et nous nous bornerons à en retranscrire un poème peignant « Les réverbères », les réverbères tristes au milieu de la nuit, secoués par la raffale et qui ont l'air de vagabonds à côté des lampes, trônant majestueusement dans le calme des intérieurs bourgeois.

- « Les réverbères un à un vont s'allumant,
 - » Comme les étoiles
 - » Ou des cires autour d'un poêle.
 - » Et la ville s'endort pensivement.
 - » Plus une cloche ne tinte ;
 - » Toutes les lampes sont éteintes ;
- » Elles, elles sont les sœurs des réverbères,
- » Sœurs heureuses, que du tulle ornemente !
 - » Eux sont leurs tristes frères
- » Pour qui la destinée a été inclémente,
 - » Ils ne se montrent qu'à la nuit ;
 - » Ils sont toujours grelotants ;
 - » Ils doivent subir tous les temps,
 - » Le vent, la pluie ;
 - » Ils sont toujours sans gîte,
- » Regardant les maisons où les lampes habitent.»

Plus loin Rodenbach songe aux jets d'eau et les compare aux aspirations humaines, aux rêves que l'on fait et qui s'élèvent un temps pour retomber dans le néant.

- « Ah ! l'effort douloureux toujours inachevé !
- » Il est debout, encor, qu'il chancelle et qu'il
[tremble ;
- » Il est celui qui tombe après s'être élevé ;
- » Il rêve en son orgueil l'impossible escalade
- » De l'azur, où planter son frêle lis malade ;
- » Il est le nostalgique, il est l'incontenté ;
- » Il est l'âme trop fière et que le ciel aimante.
- » — Ah ! que n'a-t-il vécu du sort des roses thé
- » Parmi l'herbe où leur vie est heureuse et dor-
[mante !

- » Il est le doux martyr d'un idéal trop beau,
- » Il espérait monter jusqu'au ciel le jet d'eau,
- » Mais son vœu s'éparpille ! Et sa robe retombe
- » En plis agenouillés, comme sur une tombe. »

* * *

Et nous voici au moment de jeter un coup d'œil en arrière.

Nous avouons que devant une œuvre aussi diverse, aussi considérable, nous sommes quelque peu perplexes, car il n'est pas de création humaine qui n'ait ses défauts, et nous en trouvons naturellement aussi dans celle de Georges Rodenbach.

Nous avons en passant signalé l'influence des Goncourt sur l'œuvre du poète; voici ce qu'il dit lui-même au sujet des théories professées par l'auteur de « Chérie » :

- « Il faut encore l'effort *d'écrire*
- » *personnellement*, comme a dit très
- » bien Edmond de Goncourt lui-
- » même. — Oui ! une écriture *artiste*,
- » et de plus une écriture qu'on
- » fasse sienne, tout de suite recon-
- » naissable et qui donne à notre
- » art comme une identité. »

Nous ne contestons pas la né-

cessité pour l'artiste d'avoir une personnalité, mais doit-il jamais l'acquérir aux dépens de ces qualités essentielles du style : la clarté et la précision ? Nous ne le pensons pas et nous partageons ici l'avis que M. Fernand Gregh exprime dans les termes suivants :

« Il a trop cru qu'il fallait à tout
» prix avoir une manière ; son am-
» bition était que partout où on li-
» rait ses vers, on pût dire tout
» de suite, sans voir la signature :
» « Cela est du Rodenbach ! » Erreur !
» Il faut qu'on dise avant tout : Celà
» est beau. »

Nous ajouterons que le culte des analogies et des comparaisons nous a mené parfois à des limites extrêmes où l'image devient vraiment trop précieuse.

Il nous fallait, en appréciateurs impartiaux, formuler ces réserves, mais empressons-nous d'ajouter qu'elles ne doivent en rien déflorer l'impression d'ensemble d'une œuvre que nous considérons comme très belle et très artiste.

'Souvenons-nous des pages magi-

ques du « Carillonneur », des poèmes attendris de “ Jeunesse blanche „ ; souvenons-nous de tous ces sentiments si nobles et si noblement exprimés ; piété filiale, amour, patriotisme, qui ont fait vibrer en nos cœurs les émotions les plus salutaires.

Saluons alors celui qui nous a procuré ces instants de joie sereine et profonde, le poète immortel dont le front pâle et rêveur nous apparaît dans son auréole de lauriers.

Pleurons en lui l'artiste consciencieux et talentueux que l'implacable mort nous enlève dans la force de l'âge, lui dont l'effort incessant contribuait dans une si large mesure à la prospérité littéraire de notre pays.

Et avant de terminer cette étude où nous avons vécu sa vie et vécu son œuvre, adressons-lui un suprême adieu :

“ Georges Rodenbach, ton rêve se réalise ; les barques humaines garderont quelque chose de toi. Ton corps n'est plus de ce monde, mais ton âme flotte dans les choses que

tu as aimées et la pensée humaine
l'élève un splendide monument d'im-
mortalité. ,,

BIBLIOGRAPHIE

des ouvrages de Georges Rodenbach

Le Foyer des Champs (poésies),
in-18, Bruxelles, Lebroquy, 1878. 1 fr.

Les Tristesses (poésies), in-18, Paris,
Lemerre, 1879. 3 fr.

La Belgique (1830-1880). Poèmes
historiques, in-8°, Bruxelles, Lebè-
gue, 1880. 1 fr.

La Mer élégante (poésies), in-18,
Paris, Lemerre, 1881. 3 fr.

L'hiver mondain (poésies), in-18,
Bruxelles, Kistemaekers, 1884. 5 fr.

La Jeunesse blanche (poésies), in-18,
Paris, Lemerre, 1886. 3 fr.

Du silence (poésies), Paris, Lemerre.
1888. 1 fr. 50.

L'art en exil, in-18, Paris, Librairie
moderne, 1889. 3 fr. 50.

Le règne du silence (poésies) in-18,
Paris, Charpentier, 1891. 3 fr. 50,

Bruges - la - Morte, in-18, Paris,
Flammarion, 1892. 2 fr.

Les Vies encloses (poésies) in-18,
Paris, Charpentier, 1893. 3 fr. 50.

Le Voyage dans les Yeux (poésies),
Paris, Ollendorff, 1893. 2 fr.

Musée de Béguines, in-18, Paris,
Charpentier, 1894. 3 fr. 50.

La Vocation, in-16, Paris, Ollen-
dorff, 1895. 2 fr.

Les Tombeaux, in-8°, Paris, Cham-
merot et Renouard, 1896.

Les Vierges, id.

Le Carillonneur, in-18, Paris, Fas-
quelle, 1897. 3 fr. 50

Le Voile (1 acte en vers), in-16,
Paris, Ollendorff, 1897. 2 fr.

Le Miroir du Ciel natal (poésies),
in-18, Paris, Fasquelle, 1898. 3 fr. 50

L'Arbre, in-18, Paris, Ollendorff,
1898. 2 fr.

INÉDITS :

Mademoiselle Noémie. Roman.

L'Élite. Critique.

Un drame extrait de *Bruges-la-
Morte*.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE (Soc. An.)
16, rue Treurenberg, Bruxelles

VIENNENT DE PARAÎTRE :

La Seconde Intervention française
et le siège d'Anvers (1832)

PAR ANDRÉ MARTINET

Prix : 6 francs.

Les mille lectures illustrées

Un vol. in-4^o, richement illustré.

Prix : 4 francs.

La Question Militaire

PAR CIVIS

Prix : 50 centimes.

Le Devoir

PAR ABEL LE TELLIER

Prix : 25 centimes.

La Communion Quotidienne

PAR ED. BARBE

Prix : 15 centimes.

Viennent de paraître :

KEMPENAERS,

professeur à l'Institut St-Boniface, Ixelles.

LA POÉSIE DRAMATIQUE

Un vol. in-16 de 186 pages

Prix : 1 fr. 50

VEREST J. S. J.

MANUEL DE LITTÉRATURE

3^{me} édition revue et corrigée

Un vol. in-12 relié de xxvi-676 pages

Prix : 3 fr. 50

GOLLIER TH.

MANUEL DE LANGUE JAPONAISE

Un vol. in-8° de 240 pages

Prix : 25 fr.

MOELLER Jean.

HISTOIRE DE LA GRÈCE ANCIENNE

Un vol. in-18 de 250 pages

Prix : 1 fr. 50

D'OCCASION :

LA MISSION PATRIOTIQUE

DE JEANNE D'ARC

Un vol. in-8°, illustré, reliure toile, fers sur plat

Net : 2 fr.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE (Soc. AN.)

16, rue Treurenberg, 16, Bruxelles

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

fondée en 1889

paraissant le 1^{er} de chaque mois

par livraisons de 100 pages

Prix de l'abonnement :

Belgique : 3 fr. — Etranger : 4 fr. 50

Le numéro : 50 centimes.

LA REVUE APOLOGÉTIQUE

fondée en 1899

paraissant le 16 de chaque mois

par livraisons in-8° de 80 pages

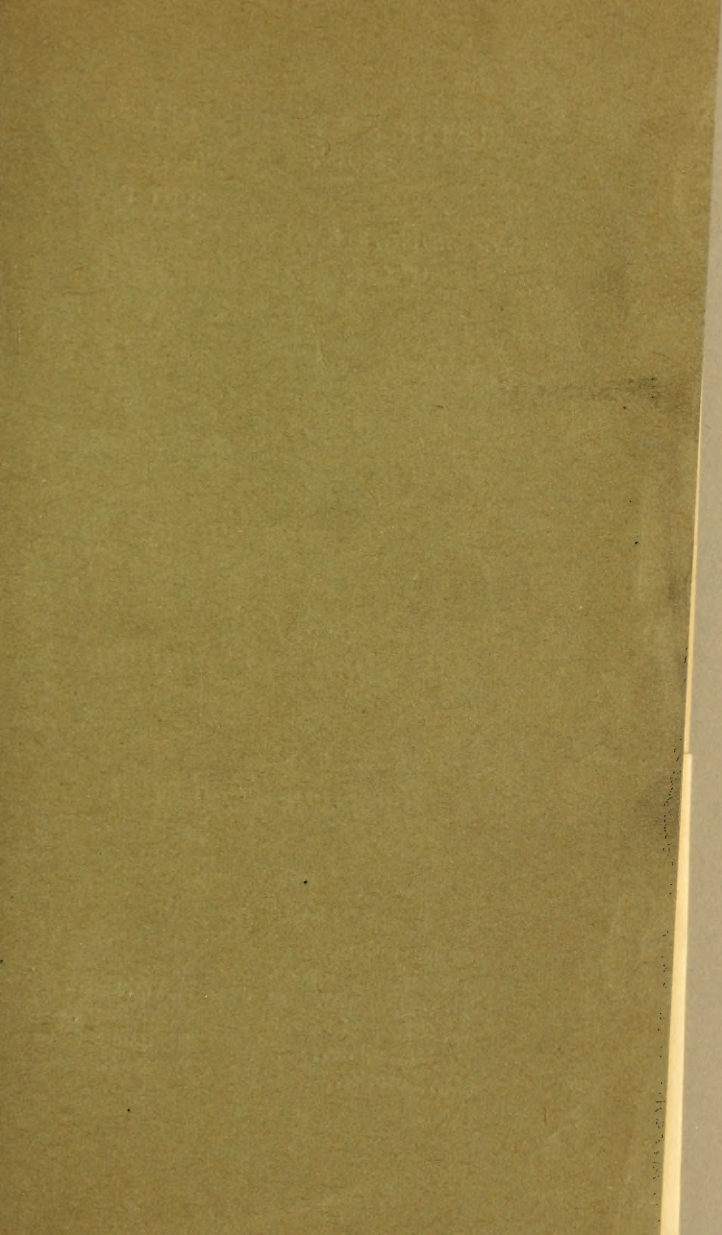
Prix de l'abonnement :

Belgique : 5 fr. — Etranger : 7 fr.

Le numéro : 75 centimes.

La Société belge de Librairie reçoit les abonnements aux journaux suivants :

<i>L'Éducation familiale</i>	5.00
<i>Le Glaneur</i>	3.00
<i>L'Apôtre de Marie</i>	4.50
<i>Revue des sciences philosophiques</i>	12.00
<i>Le Colonial</i>	5.00
<i>L'Action populaire</i>	8.50
<i>Le Messager de la T. S. Vierge</i>	2.50
<i>Aix-les-Bains et la Savoie illustrés</i>	30.00



LETTRES ET ARTS BELGES

COLLECTION DIAMANT

ONT PARU

Série littéraire, n° 1.

Léon de Monge

par Paulin RENAUL

o fr. 5

Série littéraire, n° 2.

Georges Ramaekers

par Clément PERDIEU

o fr.

Série littéraire, n° 3.

Benoît Quinet

par Paulin RENAUL

o fr.

Série littéraire, n° 4.

Le chanoine Guillaume

par Fr. DUFO

o fr.

Série littéraire, n° 5.

Georges Rodenbach

par Ernest RÉ

o fr.

EN PRÉPARATION :

Le baron Gevaert.

Le peintre Plasky.

H. Carton de Wiart.

Le chanoine Sosson.

G. Maeterlinck.

Ch. Decoster.

Mgr Cartuyvels.

César Franck.

E. Verhaeren.

C. Lemonnier.

Z. Gramme.

A. Van Hasselt.

PQ
2388
R413Z84

Révil, Ernest
Georges Rodenbach

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

